



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Chef-d'oeuvres dramatiques de P. & T. Corneille

avec le jugement des savans à la suite de chaque pièce

Le Festin De Pierre, Comédie. La Comtesse d'Orgueil, Comédie

Corneille, Pierre
Corneille, Thomas

Londres, 1783

Acte IV.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-49794](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-49794)

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

CESSE de raisonner sur une bagatelle.
Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle;
Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
La vue en est troublée, & je tiens ridicule. . .

S G A N A R E L L E.

Quoi, là-dessus encor vous êtes incrédule,
Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà,
Tous deux nous avons vu, vous le démentez? Là,
Traitez moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête;
Et je ne doute point que pour vous convertir,
Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Ecoute, s'il t'échappe un seul mot davantage
Sur tes moralités, je vais faire venir
Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir,

84 *Le Festin de Pierre ;*

Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde,
M'entends-tu. Dis.

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde ;
Vous vous expliquez net ; c'est-là ce qui me plaît.
D'autres ont des détours qu'on ne fait ce que c'est,
Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre,
Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

D. JUAN.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra.
Un siège.

SCENE II.

D. JUAN, SGANARELLE,
LA VIOLETTE.

SGANARELLE, à la Violette.

V A savoir quand Monsieur dînera,
Dépêche.

D. JUAN.

Que veut-on ?

LA VIOLETTE.

C'est Monsieur votre pere.

D. JUAN.

Ah, que cette visite étoit peu nécessaire !

Quels

Quels contes de nouveau me vient-il débiter ?
Qu'il a de tems à perdre !

SGANARELLE.

Il le faut écouter.

SCENE III.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE,
LA VIOLETTE.

D. LOUIS.

MA présence vous choque, & je vois que sans
peine

Vous pourriez vous passer d'un pere qui vous gêne.

Tous deux à dire vrai, par plus d'une raison,

Nous nous incommodons d'une étrange façon ;

Et si vous êtes las d'ouïr mes remontrances,

Je suis bien las aussi de vos extravagances.

Ah ! que d'aveuglement, quand, raisonnant en
fous,

Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous,

Quand sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire,

Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire,

Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir

Ce qui nous est donné souvent pour nous punir !

La naissance d'un fils fut ma plus forte envie ;

Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie ;

Et ce fils que j'obtiens est le fléau rigoureux

Tome V.

H

86 *Le Festin de Pierre,*

De ces jours que par lui je croyois rendre heureux.
De quel œil dites-moi, pensez-vous que je voie
Ces commerces honteux qui seuls font votre joie,
Ce scandaleux amas de viles actions
Qu'entassent chaque jour vos folles passions ;
Ce long enchaînement de méchantes affaires,
Où du Prince pour vous les graces nécessaires
Ont épuisé déjà tout ce qu'auprès de lui
Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui ?
Ah, fils ! indigne fils ! quelle est votre bassesse,
D'avoir de vos ayeux démenti la noblesse !
D'avoir osé ternir, par tant de lâchetés,
Le glorieux éclat du sang dont vous sortez,
De ce sang que l'histoire en mille endroits renomme,
Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme ?
Si ce titre ne peut vous être contesté,
Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité,
Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable,
Quand vos dérèglements l'y rendent méprisable ?
Non, non, de vos ayeux on a beau faire cas,
La naissance n'est rien où la vertu n'est pas ;
Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire,
Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire.
L'éclat que leur conduite à répandu sur nous,
Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux ;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense,
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence,
D'être à les imiter attachés, prompts, ardens,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
Ainsi de ces héros que nos histoire louent,
Vous descendez envain, lorsqu'ils vous désavouent,
Et que ce qu'ils ont fait & d'illustre & de grand,

N'a pu de votre cœur leur en être garant.
Loin d'être de leur sang, loin que l'on vous en
 compte,
L'éclat n'en réjaillit sur vous qu'à votre honte ;
Et c'est comme un flambeau, qui devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.
Enfin, si la noblesse est un précieux titre,
Sachez que la vertu en doit être l'arbitre,
Qu'il n'est point de grands noms, qui sans elle obs-
 curcis. . .

D. JUAN.

Monsieur, vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. LOUIS.

Je ne veux pas m'asseoir, insolent. J'ai beau dire,
Ma remontrance est vaine, & tu n'en fais que rire.
C'est trop, si jusqu'ici dans mon cœur, malgré moi
La tendresse de pere a combattu pour toi,
Je l'étouffe, aussi-bien il est tems que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race,
Et qu'arrêtant le cours de tes dérèglements,
Je prévienne du ciel les justes châtimens ;
J'en mourrai, mais je dois mon bras à sa colere.

SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

MOUREZ quand vous voudrez, il ne m'importe guere.

Ah, que sur ce jargon qu'à toute heure j'entends,
Les peres sont fâcheux qui vivent trop long-tems.

SGANARELLE.

Monfieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute !

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Hé.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Oui, fans doute,
Vous avez très-grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur & tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sottie harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.

A-t-on jamais rien vu de plus impertinent ?
 Un pere contre un fils faire l'entreprenant ?
 Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
 A mener dans le monde une louable vie ?
 Le faire souvenir qu'étant d'un noble sang ,
 Il ne devoit rien faire indigne de son rang ?
 Les beaux enseignemens ! C'est bien ce que doit suivre
 Un homme tel que vous, qui fait comme il faut vivre ;
 De votre patience on se doit étonner.
 Pour moi , je vous l'aurois envoyé promener.

SCENE V.

D. JUAN , LA VIOLETTE , SGANARELLE.

LA VIOLETTE.

VOTRE marchand est là , Monsieur.

D. JUAN.

Qui ?

LA VIOLETTE.

Ce grand homme ,

Monsieur Dimanche.

SGANARELLE.

Peste , un créancier affomme.

De quoi s'avise-t-il d'être si diligent

A venir chez les gens demander de l'argent ?

Que ne lui disois-tu que Monsieur dîne en ville ?

H ij

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'est un homme à croire bien facile,
Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARELLE.

Hé bien, jusques au soir
Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non, fais qu'il entre au contraire,
Je ne tarderai pas long-tems à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler,
Je trouve qu'il est mal de se faire céler.
Leurs visites ayant une fort juste cause,
Il les faut tout au moins payer de quelque chose;
Et, sans leur rien donner, je ne manque jamais
A les faire de moi retourner satisfaits.

SCENE VI.

D. JUAN, M. DIMANCHE, SGANARELLE.

D. JUAN.

BONJOUR, Monsieur Dimanche. Hé, que ce
m'est de joie
Depouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous renvoie.
J'ai bien grondé mes gens, qui sans doute ont eu tort
Den'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord,

Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne,
 Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne;
 Et vous êtes en droit, quand vous venez chez moi,
 De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je croi

Monsieur, qu'il...

D. JUAN.

Les coquins ! Voyez, laisser attendre
 Monsieur Dimanche seul ! Oh, je leur veux apprendre
 A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment ?

Quand je suis dans ma chambre, oser effrontément
 Dire à Monsieur Dimanche, au meilleur...

M. DIMANCHE.

Sans colère,

Monsieur, une autre fois ils craindront de le faire.
 J'étois venu...

D. JUAN.

Jamais ils ne font autrement.

Çà, pour Monsieur Dimanche un siège, promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

Debout ! que je l'endure !

Non, vous serez assis.

92 *Le Festin de Pierre* ;

M. DIMANCHE.

Monieur , je vous conjure...

D. JUAN.

Apportez. Je vous aime , & je vous vois d'un œil...
Otez-moi ce pliant , & donnez-moi un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, Monsieur, de...

D. JUAN.

Je le dis encore.

Au point que je vous aime , & que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Je le veux.

Allons, affeyez-vous.

M. DIMANCHE.

Comme le tems empire...

D. JUAN.

Mettez-vous-là.

M. DIMANCHE.

Monieur , je n'ai qu'un mot à dire.

J'étois...

D. JUAN.

Mettez-vous-là , vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. J U A N.

Non , si vous n'êtes-là , je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE , *s'asseyant dans un fauteuil.*

C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême...

D. J U A N.

Parbleu, Monsieur Dimanche, avouez-le vous-même,
Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui , mieux depuis quelque mois
Que je n'avois fait. Je suis...

D. J U A N.

Plus je vous vois ,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint !

M. DIMANCHE.

Je viens , Monsieur...

D. J U A N.

Et Madame Dimanche,
Comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Assez bien , Dieu merci.

Je viens, vous...

D. J U A N.

Du ménage elle a tout le fouci ;
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.

J'étois...

94 *Le Festin de Pierre* ,

D. J U A N.

Elle a tout lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses enfans sont beaux. La petite Louison,
Hé ?

M. D I M A N C H E.

C'est l'enfant gâté, Monsieur, de la maison,
Je...

D. J U A N.

Rien n'est si joli.

M. D I M A N C H E.

Monsieur, je...

D. J U A N.

Que je l'aime !

Et le petit Colin, est-il encor de même ?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour ?

M. D I M A N C H E.

Oui, Monsieur, on en est étourdi tout le jour.
Je venois...

D. J U A N.

Et Brusquet, est-ce à son ordinaire ?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire ;
Mort-il toujours les gens aux jambes ?

M. D I M A N C H E.

A ravir.

C'est pis que ce n'étoit, nous n'en saurions chevir,
Et quand il ne voit pas que notre petite fille...

D. J U A N.

Je prends tant d'intérêt en toute la famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh, je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie,
Touchez, Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais, sans raillerie,
M'aimez-vous un peu? Là.

M. DIMANCHE.

Très-humble serviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je...

D. JUAN.

Pour votre service,
Il n'est rien qu'avec joie en tout temps je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moi; mais, Monsieur,
S'il vous plaît,

Je viens pour...

D. JUAN.

Et cela sans aucun intérêt,

Croyez-le.

96 *Le Festin de Pierre,*

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace.

Mais. . . .

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.

M. DIMANCHE.

Si vous. . . .

D. JUAN.

Monfieur Dimanche, oh çà, de bonne foi,
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi,
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur, une affaire
Me rappelle chez nous, & m'y rend néceffaire.

D. JUAN, *fe levant.*

Vîte, allons, ma calèche.

M. DIMANCHE.

Ah ! c'est trop de moitié.

D. JUAN.

Dépêchons.

M. DIMANCHE.

Non, Monfieur.

D. JUAN.

Vous n'irez point à pied,

M. DIMANCHE.

Monfieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La réfiftance eft vaine;

Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remene.

M. DIMANCHE.

J'avois-là. . .

D. JUAN.

D. JUAN.

Tenez-moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

D. JUAN.

Je le suis, & votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah! Monsieur.

D. JUAN.

Je n'en fais un secret à personne ;
Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me...

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas ?
Que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah ! je ne le vaux pas.

Mais...

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, c'est d'une amitié pure,
Qu'une seconde fois ici je vous conjure
D'être persuadé qu'envers & contre tous,
Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Vous avez en Monsieur un ami véritable,
Un...

M. DIMANCHE.

De civilités il est vrai qu'il m'accable,
Et j'en suis si confus, que je ne sai comment
Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.

Vraiment,
Quand on parle de vous, il ne faut que l'entendre.
Comme lui tous les gens ont pour vous le cœur
tendre;

Et pour vous le montrer, ah! que ne vous vient-on
Donner quelque nazarde, ou de coups de bâton?
Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.

Je le crois, Sganarelle,
Mais pour lui mille écus sont une bagatelle;
Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.

Allez, ne craignez rien,
Vous en dût-il vingt mille, il vous paieroit bien.

M. DIMANCHE.

Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte.

SGANARELLE.

Eh, parler de cela ! N'avez-vous point de honte !

M. DIMANCHE.

Comment ?

SGANARELLE.

Ne fais-je pas que je vous dois ?

M. DIMANCHE.

Si tous...

SGANARELLE.

Allez, Monsieur Dimanche, on vous attend chez vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent ?

SGANARELLE.

Hé bien, je dois ; qui doit, s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE.

Ah !

M. DIMANCHE.

J'entends.

SGANARELLE.

Bon.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi.

I ij

100 *Le Festin de Pierre* ;

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE.

Fi vous dis-je.

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Nous en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre ?

SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment ?

D. JUAN.

N'ai-je pas . . .

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes , qu'ils les boivent.
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doi-
vent ?

D. JUAN.

Qu'on sache si bien-tôt le dîné sera prêt.

S C E N E I X.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Q U O I, vous encor, Madame ! En deux mots,
s'il vous plaît.
J'ai hâte.

E L V I R E.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte,
Vous craignez ma douleur, mais perdez cette crainte.
Je ne viens pas ici pleine de ce courroux,
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen une autre vous possède,
On m'a tout éclairci, c'est un mal sans remede;
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les loix je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence,
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,
Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie,
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie,
Et que ne vous pouvant conserver pour époux,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.

I iij

102 *Le Festin de Pierre*,

Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame ;
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme ;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré ,
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé ,
Un feu purgé de tout ; une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse ,
Qui n'agit que pour vous.

SGANARELLE.

Ah!

D. JUAN.

Tu pleures , je croi
Ton cœur est attendri.

SGANARELLE.

Monsieur , pardonnez-moi.

ELVIRE.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire,
Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir ,
Prêt à cheoir dans l'abîme où je vous vois courir.
Oui , D. Juan , je sai par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes ;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux ;
Que las de vous attendre , il tient la foudre prête ,
Qui , depuis si long-tems , menace votre tête.
Qu'il est encor en vous , par un prompt repentir ,
De trouver les moyens de vous en garantir ,
Et que pour éviter un malheur si funeste ,
Ce jour , ce jour peut-être est le seul qui vous reste.

S G A N A R E L L E.

Monsieur !

E L V I R E.

Pour moi, qui fors de mon aveuglement,
 Je n'ai plus pour la terre aucun attachement,
 Ma retraite est conclue ; & c'est-là que sans cesse
 Mes larmes tâcheront d'effacher ma foiblesse ;
 Heureuse, si je puis par mon austérité
 Obtenir le pardon de ma crédulité.
 Mais, dans cette retraite, où l'on meurt à soi-même,
 J'aurois, je vous l'avoue, une douleur extrême,
 Qu'un homme à qui j'ai cru pouvoir innocemment,
 De mes plus tendres feux donner l'empressement,
 Devint par un revers aux méchans redoutable,
 Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

S G A N A R E L L E.

Monsieur encore un coup. . .

E L V I R E.

De grace, accordez-moi
 Ce que doit mériter l'état où je me voi.
 Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes,
 Ne le refusez point à mes vœux, à mes larmes ;
 Et si votre intérêt ne vous sauroit toucher,
 Au crime en ma faveur daignez vous arracher,
 Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre
 Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

S G A N A R E L L E.

La pauvre femme !

E L V I R E.

Enfin, si le faux nom d'époux
 M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous,

104 *Le Festin de Pierre*,

Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse
Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse,
Tout le prix que j'en veux, c'est de vous voir songer
Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

SGANARELLE.

Cœur de tigre !

ELVIRE.

Voyez que tout est périssable.
Examinez la peine infaillible au coupable,
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi;
C'est à ce but qu'il faut que tous vos désirs tendent,
Et ce que, de nouveau, mes larmes vous deman-
dent.

Si ces larmes sont peu j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais vous put intéresser.
Après cette prière, adieu, je me retire.
Songez à me, c'est tout ce que j'avois à dire.

D. JUAN.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame, avecque moi demeurez quelques jours ;
Peut-être en me parlant vous me toucherez l'ame.

ELVIRE.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme !
Je vous ai découvert de grandes vérités,
D. Juan, craignez tout, si vous n'en profitez.

S C E N E X.

D. JUAN, SGANARELLE, *Suite.*

SGANARELLE.

LA Laisser partir sans. . .

D. JUAN.

Sais-tu bien, Sganarelle,
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle ?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable.

SGANARELLE.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable. . .

D. JUAN.

Vîte à dîner.

SGANARELLE.

Fort bien.

D. JUAN.

Pourquoi me regarder ?
Va, va, je vais bientôt songer à m'amender.

SGANARELLE.

Ma foi, n'en riez point; rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. JUAN.

C'est ce que je veux faire.

106 *Le Festin de Pierre,*

Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, & puis nous penserons à nous.

SGANARELLE.

Voilà des libertins, l'ordinaire l'engage,
Mais la mort...

D. JUAN.

Hé ?

SGANARELLE.

Qu'on serve. Ah, bon, Monsieur, courage!
Grande chere, tandis que nous nous portons bien.
(*Il prend un morceau dans un des plats qu'on
apporte, & le met dans sa bouche.*)

D. JUAN.

Quelle enflure est-ce-là ! Parle, di, qu'as-tu ?

SGANARELLE.

Rien.

D. JUAN.

Attends, montre. Sa joue est toute contrefaite,
C'est une fluxion, qu'on cherche une lancette.
Le pauvre garçon ! Vîte. Il le faut secourir.
Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.
Qu'on le perce, il est mûr. Ah ! Coquin que vous êtes,
Vous osez donc...

SGANARELLE.

Ma foi, sans chercher de défaite,
Je voulois voir, Monsieur, si votre cuisinier
N'avoit point trop poivré ce ragoût ; le dernier
L'étoit en diable, aussi vous n'en mangeâtes guere.

D. JUAN.

Puisque la faim te presse, il faut la satisfaire.

Fais-toi donner un siège , & mange avecque moi ,
Aussi-bien , cela fait , j'aurai besoin de toi.
Mets-toi-là.

SGANARELLE , *prenant un siège.*

Volontiers , j'y tiendrai bien ma place.

D. JUAN.

Mange donc.

SGANARELLE.

Vous serez content ; de votre grace ,
Vous m'avez fait partir sans déjeûner , ainsi
J'ai l'appétit , Monsieur , bien ouvert , Dieu merci.

D. JUAN.

Je le vois.

SGANARELLE.

Quand j'ai faim , je mange comme trente ,
Tâtez-moi de cela , la fausse est excellente.
Si j'avois un chapon , je le menerois loin.

(A la Violette qui lui veut donner une assiette blanche.)

Tout doux , petit compere , il n'en est pas besoin.
Rengâinez. Vertubleu , pour lever les assiettes ,
Vous êtes bien soignez d'en présenter de nettes,
Et vous , Monsieur Picard , trêve de compliment,
Je n'ai point encor soif.

D. JUAN.

Va , dîne posément.

SGANARELLE.

C'est bien dit.

D. JUAN.

Chante-moi quelque chanson à boire.

SGANARELLE.

Bientôt, Monsieur, laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frappe ici.

D. JUAN, *à un Laquais.*

Dis que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.
Ah, Monsieur !

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême ?

SGANARELLE, *baissant la tête.*

C'est le...

D. JUAN.

Quoi ?

SGANARELLE.

Je suis mort.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer ?

SGANARELLE.

Du faiseur de... Tantôt vous pensiez vous moquer ;
Avancez, il est là, c'est lui qui vous demande.

D. JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pend.

D. JUAN.

D. JUAN.

Quoi, d'un rien ton courage est si-tôt abattu ?

SGANARELLE.

Ah ! Pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu ?

SCENE XI.

D. JUAN, LA STATUE *du Commandeur*,
SGANARELLE, *Suite*.

D. JUAN.

UNE chaise, un couvert. Je te suis redevable
D'être si ponctuel.

(*A Sganarelle.*)

Viens te remettre à table.

SGANARELLE.

J'ai mangé comme un chancre, & je n'ai plus de faim.

D. JUAN, *au Commandeur*.

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain,
Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zèle.
A boire. A ta santé, Comandeur ; Sganarelle,
Je te la porte ; allons, qu'on lui donne du vin,
Bois.

SGANARELLE.

Je ne bois jamais quand il est si matin.

Tome V.

K

110 *Le Festin de Pierre*,

D. JUAN.

Chante, le Commandeur te voudra bien entendre.

SGANARELLE.

Je suis trop enrhumé.

LA STATUE.

Laisse-le s'en défendre,
Ç'en est assez, je suis content de ton repas,
Le tems fuit, la mort vient, & tu n'y penses pas.

D. JUAN,

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.
Chantons, une autre fois nous parlerons d'affaires.

LA STATUE.

Peut-être une autre fois tu le voudras trop tard ;
Mais puisque tu veux bien en courir le hasard ,
Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.
Promets-moi d'y venir , auras-tu ce courage ?

D. JUAN.

Oui, Sganarelle & moi nous irons.

SGANARELLE.

Moi ? non pas.

D. JUAN.

Poltron !

SGANARELLE.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

LA STATUE.

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

Comédie.

III

LA STATUÉ.

Je t'attends.

SGANARELLE.

Misérable !

Où me veut-il mener ?

D. JUAN.

J'irai, fut-ce le diable.

Je veux voir comme on est régalé chez les morts.

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors !

Fin du quatrieme Acte.

K ij